

Une enfance Témoin de Jéhovah

Témoignage

Eduquée dès son plus jeune âge pour devenir un parfait « Témoin de Jéhovah », C.B est sortie de ce mouvement peu avant ses 15 ans, en même temps que sa sœur jumelle et leur petit frère de 11 ans, sur décision d'un juge aux affaires familiales. Elle a mis dix ans pour commencer à prendre sa vie en main. Aujourd'hui, 20 ans après, elle garde encore des séquelles de cette vie où sa mère, très engagée dans l'exercice du culte et la prédication, l'élevait en « parfait petit soldat de Jéhovah », dans le but de « sauver » les « gens du monde » de la « destruction » des « méchants » en attendant Harmaguédon et la « grande guerre finale » contre les « armées de Satan ». Une culture de mort résume-t-elle... De son récit et de ses réflexions actuelles, on retient sa très grande difficulté à se protéger et à se reconstruire, en partie faute d'un accompagnement par des personnes connaissant l'éducation dans un mouvement sectaire et ses conséquences à l'âge adulte.

J'ai quitté Jéhovah, ma mère et cette enfance impossible à la fin de mes 14 ans. Ce fut en 1996, grâce au rapport de la commission parlementaire sur les sectes et à un juge aux affaires familiales qui, semble-t-il, en avait pris connaissance et nous octroya l'autorisation de rester dans le « monde », chez notre père. Le changement fut radical.

Je crois que j'étais très heureuse. C'était une grande victoire !

Je savais depuis plusieurs années que nous étions en danger en restant avec notre mère. Son regard éclatant à la lecture du *Réveillez-vous* de mai 1994, faisant l'apologie des « jeunes martyrs » ayant mis Jéhovah au-dessus de leur propre vie et décédés des suites de leur refus de transfusion sanguine, ce regard m'avait fait comprendre combien notre vie était secondaire par rapport à son amour pour Jéhovah ! Cela avait été un déclic.

Trois ans plus tôt, à l'âge de 9 ans, j'étais tombée malade d'une appendicite qui, faute de soins, s'était prolongée par une péritonite. Dans cette vision manichéenne du monde, ma mère était persuadée que c'était Satan qui m'avait

rendue malade et que prier Jéhovah ne pouvait que me guérir. Plusieurs jours après les premiers symptômes, survenus lors d'un rendez-vous de prédication, des Témoins de Jéhovah m'emmenèrent en urgence à l'hôpital, les risques de septicémie étant importants. Ma mère ne cessait de me répéter que je devais « tenir bon » et rejeter ce « viol de l'âme » qu'est la transfusion sanguine, ce à quoi j'étais plus prête que jamais. Je ne ressentais plus la douleur, je devais juste être prête à arracher les tubes si les médecins tentaient de me transfuser, ce qui me conduisit à résister à la prise de sang nécessaire avant l'opération au point de devoir être maîtrisée...

Il m'a fallu, des années après, m'inscrire sur le registre de donneurs d'organes et de sang pour me soigner de la phobie du sang que cette interdiction, profondément perverse et mortelle, avait créée dans mon esprit.

Je savais que ma mère était toujours prête à me laisser mourir si la question se posait et je l'étais également, proclamant dès l'âge de mes 6 ans : « Même sous la torture, je ne renierai jamais Jéhovah ! ». Mais, ayant vu disparaître des jeunes de ma congrégation pour des raisons semblables, le fait tout aussi probable qu'elle puisse laisser mourir ma sœur jumelle et notre petit frère m'était devenu intolérable. Ma mère étant très soumise aux témoins de Jéhovah, plus particulièrement aux anciens, qui se comportent toujours comme des petits chefs sans en avoir les qualités humaines, je m'étais très tôt attribué, inconsciemment, le rôle de responsable vis-à-vis de ma sœur et de mon frère. Nous étions, d'ailleurs, tellement sages et « solidaires » les uns des autres, que beaucoup de « frères » et « sœurs » nous comparaient à des « anges », au grand dam de notre mère très à cheval sur le vocabulaire utilisé ! Aujourd'hui, notre lien fraternel est toujours très important, voire trop important au regard de l'infantilisme des adultes qui nous entouraient alors. Chacun de nous porte des traumatismes de cette enfance et passe, bon an mal an, par toute sorte de démarches de recherche d'aide auprès des structures médicosociales existantes.

Même si, en grandissant, la promesse d'anéantissement à Harmaguédon, qui me terrorisait et me fascinait tant plus petite, continuait à structurer mon quotidien et ma vision du monde, elle m'importait de moins en moins. Quel intérêt de vivre éternellement dans un paradis si c'était au prix de la disparition des autres ? Les « païens », sans cesse diabolisés, ne méritaient-ils pas d'être sauvés en grand nombre ? Et à quoi bon vivre éternellement avec des personnes dont on sent qu'on ne peut absolument pas leur confier quoi que ce soit, en particulier les anciens ?

Même le « monde méchant » n'était pas aussi cruel ! J'aurais bien aimé y vivre réellement au lieu de devoir tout rejeter en permanence ne sachant pas d'où je

venais vraiment... Mon histoire et mon identité m'étaient refusées, substituées depuis mon plus jeune âge par l'histoire officielle de l'organisation divine de Jéhovah, dont j'ai appris depuis la fausseté et la manipulation.

Je ne pouvais pas savoir ce qui m'attendait « dans le monde » mais j'étais enthousiaste et remplie d'espoirs. J'avais beaucoup de croyances fausses sur celui-ci et sur la vie en général, mais surtout sur moi-même.

Entre « choc des réalités » et « traversée du désert »

Les premières années ont été extrêmement difficiles. À présent, j'ai appris qu'elles auraient pu l'être nettement moins si j'avais pu parler et être aidée.

Je n'avais jamais appris à penser par moi-même. Je ne savais même pas ce que j'aimais ou n'aimais pas, quels étaient mes besoins, mes désirs (« mot de Satan », disait toujours Maman), mes capacités et incapacités, mon potentiel et le possible... Beaucoup de ce qui semble évident pour quelqu'un qui n'a pas grandi « hors du monde » m'était tout simplement incompréhensible !

Il ne m'a pas été possible de parler de ce que j'avais vécu tout le temps de cette enfance consacrée à Jéhovah. Les « gens du monde » ne semblaient pas comprendre et, pire encore, ne semblaient pas se soucier de la dangerosité de cette culture de mort (ce que je constate être toujours, voire plus encore, le cas aujourd'hui). Et j'avais totalement intégré tous les interdits dont celui, sans cesse présenté comme une « persécution venue des apostats », de « dire du mal » de Jéhovah et donc de l'organisation ; je pensais avoir compris que ce n'était qu'une secte alors qu'en réalité... elle continuait d'agir à travers moi.

Une remise en question salutaire

On m'a souvent reproché ma « sensibilité », ma « personnalité » un peu « rebelle », « instable » : le fait est que je ne pouvais pas me sentir à ma place dans la société des Témoins de Jéhovah. Celle-ci ne m'était pas accessible faute d'accueil et de reconnaissance des maltraitances, dont celle de devoir « se tenir à l'écart du monde », de n'avoir pu m'attacher à personne pendant les 15 premières années de ma vie.

Comment guérir si les maltraitances perdurent et que la violence n'est pas reconnue ?

J'ai cru pendant des décennies que c'était moi qui était folle, « comme ma mère » qui avait des visions, et m'y suis souvent résignée, comme beaucoup d'autres adeptes de cette organisation, qui ont des hallucinations visuelles et

auditives relatives à ce qu'ils appellent les « démons ».

Je ne suis pas ce qu'on a fait de moi. Je ne suis ni « serviteur », ni « esclave », ni « soldat », ni « enfant » de Jéhovah. Jéhovah et l'Organisation ont pris réellement la place de mes parents biologiques (inconscients de la leur avoir laissée entièrement), mais ils ne sont pas mes parents. Mais alors, qui suis-je ? Et qui est cet « esclave » qui dirige des millions d'individus de par le monde ? Quel est ce « canal divin » qui m'a volé et ma mère et mon enfance ? Ce Dieu aveugle et sourd ? Et le monde, les autres ?

Après la sortie d'un univers de réponses perpétuellement imposées, le temps des remises en question, cette sorte de désintoxication à laquelle ressemble le désendoctrinement que j'ai vécu sans aucune aide faute de compréhension, tout est extrêmement difficile... mais si important quand on y survit.

Un combat pour survivre

Bien sûr, j'avais une envie profonde de vivre. La décompensation, ou dépression, normale après tant de pressions, ne m'empêchait pas de ressentir cet instinct profond.

L'emprise mentale n'est jamais totale et il reste toujours une flamme allumée... Cette envie, cette pointe de l'âme, tantôt aigüe tantôt adoucie, m'avait permis de garder un certain espoir tout ce temps où je devais pourtant cultiver de profondes idées noires, qu'il me fallait combattre en croyant qu'elles venaient de Satan. Et ce, plus précisément à partir de mes 8 ans quand ma mère a reçu le baptême Témoin de Jéhovah (qui, plus qu'un baptême traditionnel, est aujourd'hui devenu un serment d'allégeance à la Watchtower) et qu'elle a refusé d'assister à l'enterrement de son père qu'elle aimait pourtant. Nous devons faire comme si les non-Témoins étaient déjà morts, condamnés à être détruits, ce qui effaçait leur nom comme s'ils n'avaient jamais existé.

Comment rester vivant quand ce terme n'a plus de sens ? Je sentais que j'avais envie de vivre et pourtant je finis par me convaincre que je devais mourir. L'attachement affectif était impossible. Il m'a fallu, de longues années après, devenir « apostate », contestatrice volontairement assidue de cette organisation, pour réaliser le caractère intolérable de cette logique nihiliste et menaçante et prendre de la distance.

Le jour de mon seizième anniversaire, soit un peu plus d'un an après en être sortie, j'ai tenté maladroitement de me suicider en ingérant des médicaments. Je ne m'appartenais pas. Je n'avais conscience ni de qui j'étais, ni de ce que j'aimais

ou n'aimais pas ; mes désirs, mes besoins, mes sentiments m'étaient inconnus. Ils ne m'intéressaient même pas. Ma mémoire me faisait aussi défaut, j'oubliais les prénoms d'amis de la congrégation, je me demandais s'ils pouvaient s'en sortir. Je ne pouvais qu'accepter ce qui m'était imposé, ou que je croyais tel, je ne savais absolument pas me protéger autrement que par la prière et le fait de tout accepter dont le fait d'être « mauvaise ». Jusqu'à ce que, à force de survies quotidiennes, j'acquière suffisamment d'expériences « dans le monde » et que je prenne conscience de la profonde souffrance qui m'empêchait d'avoir accès à la vie hors de cette prison mentale dans laquelle je restai confinée de longues années encore.

Jusqu'à la naissance inespérée de mon fils, alors que j'étais convaincue de ne jamais pouvoir avoir une vie normale ni d'enfant : je ne trouvais de repos que dans la littérature, les études et les rencontres, je pensais même inconcevable de donner la vie sans mourir... et j'étais toujours bel et bien en vie ! Le fait de devenir mère, qui me surprend encore neuf ans après, m'a forcée à quitter les ténèbres dans lesquels j'avais toujours vécu et à établir moi-même les limites entre le bien et le mal pour l'élever dignement avec toutes les nuances de la vie réelle, et le respect de l'autre, qui était ce qui m'avait le plus manqué jusqu'alors. Je prenais, au fur et à mesure, conscience que malgré les dérives de cette « éducation » hors du monde, il m'était possible de mettre au monde et d'éduquer quelqu'un qui me prouve chaque jour la primauté du vivant !

Entre colère et apaisement, un véritable affranchissement

Enfant, je n'ai cessé d'adorer Jéhovah et ce depuis mon plus jeune âge. Je me suis confiée à lui plus qu'à quiconque ici-bas, comme il m'était dicté. Et j'étais rendue incapable de partager mes sentiments et mes besoins avec autrui, de faire confiance et de me faire confiance.

C'est lorsque j'ai réussi à mettre des mots sur ce qu'avait été mon enfance, « emprise sectaire », « dérives sectaires », « embrigadement », etc., que j'ai pu commencer à me débarrasser de ce lourd fardeau, afin de transmettre à mon fils un modèle réellement épanouissant et non plus seulement de « traumatisée fragile, dépressive et inadaptée », ce qu'avait fait de moi une enfance consacrée à Jéhovah et l'absence de soutien sécurisant à ma sortie de l'organisation.

Ce n'est ainsi qu'à 33 ans que j'ai pu retrouver ce souvenir d'avoir prêté serment devant Jéhovah et le Corps des Anciens, qui nous avaient appelées dans la salle du fond de la salle du royaume après la réunion d'un mardi soir. J'avais juré

devant Dieu de ne pas parler des abus et négligences graves en matière de soin qui auraient pu me coûter la vie (ce dont je n'avais pas conscience à l'époque pensant qu'être martyr était un privilège, et ressusciter dans le monde nouveau post apocalyptique le but de ma mission sur terre) ; et j'avais accepté le « pardon » de ma mère dont le regard terrorisé me revient maintenant aussi clairement que si c'était hier, alors que j'avais à peine dix ans au moment des faits.

Ma mémoire traumatique est un champ de mines qui m'a joué bien des tours, comme le décrit le Docteur Muriel Salmona dans son travail de mise en lumière du fonctionnement du cerveau après de multiples et profonds traumatismes, témoignant combien cela n'a rien ni de satanique ni de diabolique, mais est humain et même peut être réparable avec beaucoup de patience et de bienveillance. Il m'a fallu tout de même près de 18 ans dans le « monde » pour commencer à m'en sortir vraiment, vivre enfin et simplement.

J'étais devenue ma pire ennemie

Quand s'opposer ou simplement choisir une autre vie sont synonyme d'anéantissement, les sortants de secte auraient grandement besoin d'être rassurés, réconfortés, pour prendre plus rapidement conscience de l'existence des ressources et des moyens accessibles pour y avoir recours et ainsi pouvoir se protéger efficacement de ces abus Il me reste encore de nombreuses peurs, sources d'handicaps quotidiens, qu'il me faut combattre. En intégrant leurs croyances rabâchées pendant mes quinze premières années, j'étais devenue ma pire ennemie. J'ai encore beaucoup de mal à ne pas me juger trop sévèrement, ce que beaucoup pourraient confondre avec une certaine forme de masochisme si ce n'était l'essentiel de mon éducation dont il m'est toujours difficile de me défaire.

Le recours aux aides existantes : entre labyrinthe social et quête individuelle

Pendant des années, je suis restée dans ce processus d'emprise, pensant que j'étais réellement « condamnée », « mauvaise » aux yeux de Dieu et de ses vrais serviteurs, et que je méritais de souffrir. Acceptant mon sort, n'ayant pas pris véritablement conscience qu'il était possible de vivre autrement, je suis restée le bouc-émissaire d'autres individus aussi peu scrupuleux, dans les milieux familial, social, paramédical, spirituel et professionnel. J'ai rencontré de nombreux charlatans, des prétendus guérisseurs et chefs spirituels qui n'ont fait que raviver des traumatismes jamais soignés, me faisant perdre une décennie de plus dans

cette reconstruction qui a vraiment débuté quand je suis devenue maman.

Pour protéger mon fils, il m'est devenu naturel de remettre en question l'environnement instable et précaire dans lequel je vivais ainsi que ceux qui m'y enfermaient par confort personnel, membres de ma famille religieuse et biologique liés à la secte d'une façon ou d'une autre.

Le fait d'avoir grandi dans le mensonge et le déni a détruit durablement ma capacité à faire confiance. C'est en rencontrant des personnes bienveillantes et réellement à l'écoute que j'ai pu me défaire progressivement de ces croyances fausses sur le monde dans lequel je souhaite, plus que tout autre chose, que mon enfant puisse s'épanouir, protégé de tout extrémisme. C'est en devenant mère et en prenant conscience que son éducation exigeait une certaine confiance en moi-même que les choses ont commencé à se mettre en place. L'impossibilité d'avoir des ambitions autres que celles de « faire plaisir à Jéhovah », même au prix de sa vie, me rend la vie professionnelle relativement incompréhensible dans le sens où cela exige d'avoir des ambitions personnelles. Mais, grâce à des professeurs, j'ai pu suivre des études universitaires et y découvrir une relation au monde des plus constructives même si, socialement parlant, j'ai vécu de longues années de marginalisation, avec un certain décalage par rapport aux camarades « du monde » dont je constate la solidité de l'éducation. L'éducation JW.org (c'est ainsi qu'ils s'appellent à présent !) rend fragile à tout point de vue.

Les violences conjugales que j'avais vues, dans ma congrégation, contre de nombreuses épouses soumises, auxquelles il était systématiquement reproché de ne pas être assez « spirituelles » et « aimantes », m'avaient plus conduite à craindre la vie de couple qu'à éviter ces comportements. Ainsi il m'a fallu du temps pour accepter le fait d'avoir reproduit ce schéma et, surtout, comprendre que ce n'était pas une fatalité, que je pouvais et devais y mettre fin, une fois de plus pour le bien-être de mon fils.

Je ne cherche plus à tout prix à sortir de l'emprise mais je pense m'en éloigner un peu plus chaque jour, par un effort conscient, avec l'aide précieuse des rares personnes qui me connaissent et/ou qui sont solidaires, sans idéologie imposée. Ce qui fait du temps qui passe, autrefois figé dans l'attente d'une Harmaguédon anachronique, un éloignement de la mort vers la vie, avec l'espérance nouvelle et réaliste de pouvoir vivre, et mourir comme tout un chacun, le plus tard possible, et après avoir transmis une vie plus heureuse et libre.

Aujourd'hui je sais que la philosophie et la poésie sont les meilleures armes contre l'emprise mentale.

